

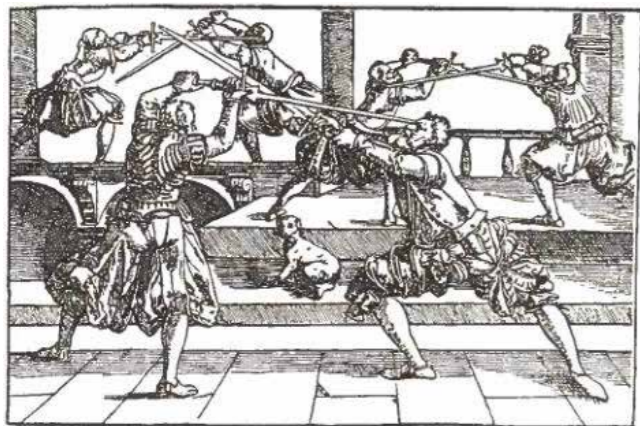
# objet du mois # 43

## Epée de cour à la française, vers 1760

Création européenne de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette épée de cour (inv. 9988), également nommée « d'estoc » se situe entre l'épée de guerre et l'épée d'escrime. C'est une arme dont la forme évolue de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui sert à l'art du duel, enseigné à l'élite, nobles et riches bourgeois.

### De la guerre à la mode

L'épée est une arme blanche offensive ayant traversé les siècles depuis l'âge du bronze et dont l'histoire demeure inachevée. En Europe, en l'an 1300, après plus de trois mille ans de progrès, la conception des épées parvient à son apogée. Instrument de guerre, elle est alors conçue pour frapper de taille, c'est-à-dire de côté, avec une lame à double tranchant. D'abord très lourde et destinée aux combats sur champs de batailles et aux tournois de chevaliers, elle devient tactiquement moins efficace avec l'évolution des modes d'affrontements.



Escrime à l'épée à deux mains, illustration extraite du traité d'escrime de Joachim Meyer, 1570.

Utilisée par la fine fleur de la noblesse lors de duels, l'épée se perfectionne dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle pour donner plus de souplesse à la main : elle s'allège en s'affinant et en se raccourcissant. S'orientant vers un usage « d'estoc », elle est alors destinée à frapper de la pointe le corps de l'ennemi. De nombreuses autres transformations suivent, notamment concernant la forme de la garde, faisant évoluer la monture de l'épée qui se nomme dorénavant « rapière ». Sous Louis XIV, l'épée tend à devenir de moins en moins adaptée au combat de guerre, évoluant vers une arme de parade et de luxe. Véritable signe distinctif du rang et de la condition sociale, elle accompagne le port du chapeau, deux accessoires de mise pour l'entrée à la cour. L'épée est, dès lors, une pièce majeure du costume civil masculin, alors que jusque là, elle n'était portée qu'en tenue militaire et très exceptionnellement en ville. Le XVIII<sup>e</sup> siècle connaît l'apogée de l'épée dite de cour, marqueur social, et évidemment sujette aux caprices de la mode. Partie intégrante du costume du gentilhomme, l'épée en est dorénavant la compagne inséparable et protectrice.



La Présentation, Gérard Terborch, vers 1662, huile sur toile, Polesden Lacey, The McEwan Collection, The National Trust.

### Objet de prestige et d'apparat

Cette épée de cour, exceptionnelle dans la collection d'armes du musée des Arts décoratifs et du Design (inv. 9988), est particulièrement raffinée : très fine, elle est dotée d'une monture à la française qui se caractérise par une branche de garde principale simple, de deux pas d'ânes (sortes d'anneaux entre la poignée et le plateau de garde) et d'un plateau de garde constitué de deux coquilles. Ce type de monture apparaît à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et s'impose avec des modifications jusqu'à la fin du siècle suivant. La garde ouvragée (qui diffère nettement de celles des épées de guerre), le protège-main très léger ainsi que l'unique petit quillon (originellement destiné à parer les coups), tout en étant des survivances de l'épée antérieure, prouvent qu'il ne s'agit pas d'un objet destiné à l'escrime ou aux duels mais plutôt à la représentation.

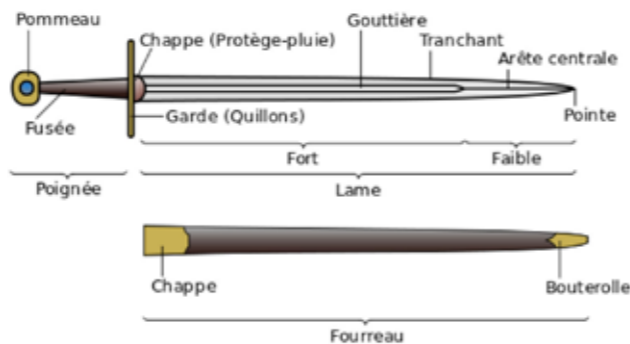


Schéma représentant les différentes parties d'une épée (wikipedia).

L'emploi de matériaux précieux (porcelaine de Meissen et bronze doré pour l'épée, galuchat pour le fourreau) contribuent également à cette analyse. Ils ont, en effet, beaucoup trop de valeur pour risquer d'être abîmés ou détruits lors d'un combat. La décoration des armes blanches, parfois confiée à des artistes de talent, revêt une grande importance : elle symbolise le rang et la fortune de son propriétaire. Certaines d'entre elles sont de véritables chefs-d'œuvre, comme la rapière de Christian II (1583-1611), électeur de Saxe, conservée au Metropolitan Museum of Art de New York.



Rapière de Christian II, Israel Schuech et Juan Martinez, 1606, bronze, or, joyaux, verre, perles, émail et acier, New York, Metropolitan Museum of Art, inv. 1970.77.

Divers décors ornent notre épée. Le pommeau, petite boule en bronze doré, figure deux musiciens. L'un des deux, tenant une lyre, est très probablement une allégorie d'Apollon. Le protège-main, qui unit le pommeau à la garde, est lui aussi décoré de deux personnages mythologiques difficilement identifiables. Mars et Mercure, munis de leurs attributs (armes pour Mars, pétase et caducée pour Mercure) sont, eux, aisément reconnaissables sur le centre de la garde. Sur le plateau de cette dernière figurent probablement deux allégories, la Guerre et les Arts, combinaison très fréquente sur ce type d'arme d'apparat.

Sur la fusée de porcelaine, moulée de motifs de feuilles d'acanthes, deux scènes sont représentées : une scène galante d'un côté et un homme pêchant du haut d'un pont de l'autre. L'emploi de la porcelaine pour les armes d'apparat, sans être une pratique dominante, est assez courant en Allemagne dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette mode va ensuite s'étendre dans le reste de l'Europe, notamment en France et aux Pays-Bas où des fusées en porcelaine allemande seront montées sur des armes de productions locales. Notre épée en serait un exemple car celles produites en Allemagne semblent le plus souvent être dotées d'une monture plus simple, sans pas d'âne ni plateau de garde.

Généralement, les épées dont la monture arbore des éléments de style rocaille sont datées des années 1750. A partir de 1760, elles présentent des décors plus classicisants, sans qu'il soit toutefois permis d'être catégorique dans la datation, particulièrement en l'absence d'un nom d'armurier. Si l'épée du musée des Arts décoratifs et du Design semble dater par sa forme des années 1760, le décor rocaille de la fusée de porcelaine semble, lui, plus caractéristique des productions allemandes des années 1750. Il se pourrait donc qu'elle ait été composée d'un élément en porcelaine de réemploi ou qu'elle soit simplement la synthèse de plusieurs styles. La lame est peut-être également une production allemande et elle peut être rapprochée des pièces fabriquées en masse dans



Epée de cour, Allemagne, vers 1750, bronze doré, porcelaine et acier, Paris, Musée de l'Armée, inv. 05950 I.

Epée de cour, Jan Nieuwland, Amsterdam, vers 1750, argent, porcelaine de Meissen, acier et or, New York, Metropolitan Museum of Art, inv. 26.145.343.

Epée de cour, France ?, vers 1760, bronze doré, porcelaine de Meissen ?, galuchat et acier, Bordeaux, Musée des Arts décoratifs et du Design, inv. 9988.

Epée de cour, Paris, 1768-1759, argent doré, porcelaine de Meissen et acier, New York, Metropolitan Museum of Art, inv. 26.145.344

les centres armuriers pour l'exportation, comme celui de Solingen, appelée la « ville des lames ». La technique du bleuissage, réalisée sur un tiers de sa longueur, sert à faire ressortir le décor joliment gravé d'arabesques et de trophées rehaussés d'or. La lame présente également un profil triangulaire composé de trois gouttières. Cette technique permet de rigidifier la lame tout en gardant sa souplesse et sa légèreté. Le fourreau, enfin, est composé de deux pièces de bois gainées de cuir de requin, le galuchat. D'une teinte naturelle ici, c'est un matériau très utilisé à cette époque qui confère une élégance suprême à toutes sortes d'objets précieux. Tous ces éléments sont donc caractéristiques d'une épée de cour.

Encore aujourd'hui l'épée demeure un objet important dans certaines institutions. Les grandes écoles militaires, telles que Polytechnique ou Saint Cyr, l'utilisent toujours. Les épées des académiciens, quant à elles, sont une survivance de l'épée de cour, à la charge très symbolique, signe distinctif d'appartenance. Elles sont d'une grande originalité pour chaque membre de l'Institut et sont souvent conçues par des artistes joailliers célèbres comme le fameux exemple de l'épée de Jean Cocteau réalisée par la Maison Cartier.



Épée d'académicien de Jean Cocteau, dessinée par lui-même et réalisée par Cartier en 1955.

### Bibliographie :

- Mickael D. Coe (dir.), *Epées et armes blanches*, Paris, Editions Bordas, 1990.
- Helmut Nickel, Stuart W. Pyhrr, and Leonid Tarassuk, *The Art of Chivalry : European Arms and Armor from The Metropolitan Museum of Art, The Federation, New York, 1982.*
- Alfred P. Zeller, *Armes Occidentales*, Collection L'art des choses, Editions Princesse, Paris, 1966.
- Site internet de l'Académie française, consulté le 31 mai 2016.